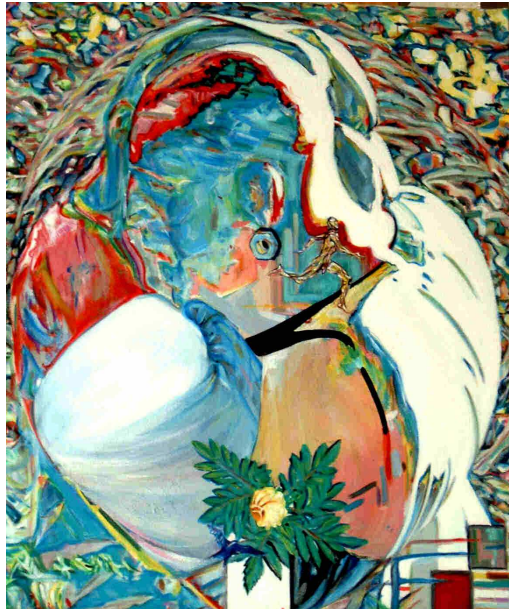


Le présent texte a été réalisé à partir d'une précédente contribution  
(*Daruma*, numéro 8/9, Automne 2000/Printemps 2001 : *Arts martiaux en Occident – miroir du mal, mémoire d'une contradiction*)



« Cœur de lion » – huile 2009 : Al. P.

### **Les auteurs :**

#### **Olivier FLEURY :**

Professeur d'éducation physique et sportive, enseignant de Yoseikan-Budo (Royat), domicilié dans le Puy de Dôme.

#### **Alain PEYRONNET :**

Psychanalyste et philosophe, assistant en Yoseikan-Budo (Royat), domicilié dans le Cantal.

## ***Rencontrer le mal pour servir la paix !***

### Résumé :

Les arts martiaux restent difficiles à cerner. La notion de Budo aide cependant à en retrouver l'essence et surtout les exigences. Un recentrage s'avère nécessaire. Les diverses pratiques sont certes entrées au service de la paix et du respect de l'autre. Mais, la voie dont elles s'inspirent appelle toujours à la plus grande efficacité. Or, cette option fondamentale impose un grand réalisme dans les confrontations ainsi qu'un entraînement adapté. La « mise en situation » réclame notamment une préparation physique et mentale sérieuse. Elle recommande aussi de s'aguerrir psychologiquement. En effet, les plus sombres dispositions se voient ici dynamisées et bien des dérives sont possibles. Pour espérer désamorcer ces dernières, le pratiquant doit accueillir comme siens ces penchants négatifs. La promotion d'un idéal vraiment pacifiste dépendra de leur progressif apprivoisement. D'où une suggestion terminale : recadrer sur sa réelle condition d'existant.

Mots-clefs : Arts martiaux, Budo, efficacité, mal, paix.

## ***Meet evil to advance peace !***

### Abstract :

Martial arts are still difficult to define. The idea of Budo may help to rediscover their spirit as well as their requirements. First, it's necessary to think about it differently. Although the various practices are supposed to serve peace and the respect of the other one, the way they are inspired by always demands a great efficiency. This very choice forces the confrontations to be highly realistic and the training to be adjusted. In particular the fighting situation requires a good mental and physical training. It demands also to become psychologically hardened. The darkest frames of mind are catalysed and many drifts can happen. So to defuse the latter, the budoka needs to acknowledge these negative tendencies. Promoting an actual pacifist ideal will need their progressive taming . Hence a suggestion : focusing on the state of being.

Key-words : Martial arts, efficiency, Budo, evil, peace.

Les arts martiaux sont implantés depuis plusieurs décennies dans le monde occidental, notamment en France. Les médias ont contribué à les rendre populaires et on pense généralement en connaître les principaux aspects de même que les bénéfices majeurs. Pourtant, dès que l'on souhaite en cerner les fondements et les finalités, le sentiment de familiarité s'évanouit. Par ailleurs, quand le risque devient important en situation de combat, ce que l'on éprouve surprend.

De tels décalages méritent attention. Le présent article souhaite les examiner en problématisant les registres concernés. Il s'attache notamment à l'orientation prise dans les disciplines, et au ressenti chez les pratiquants. La motivation, ici comme là, est de gagner en authenticité. On dénonce à cet effet de nombreux amalgames chez l'une (pensée), une forte édulcoration dans l'autre (vécu). La démarche, résolument loin du commentaire et de l'expérimentalisme, participe d'une archéologie des savoirs. Elle creuse dans ces écarts suspects, exhume un vieux concept, fouille des régions un peu vite oubliées.

Cette forme d'enquête a aussi ses obligations. Les domaines explorés supposent déjà une implication personnelle. Réflexion et écriture sont ici le produit de deux instructeurs pragmatiques <sup>(1)</sup>. Ensuite, la communication des matériaux demande parfois de modifier le type de discours exploité. L'affectivité que l'on interpelle requiert notamment un canal approprié. Enfin, l'économie interne des idées conseille d'être particulièrement vigilant à la lisibilité du texte. Le contenu se distribue par conséquent autour de deux grands volets, avec synthèses et transition.

La première partie souligne la difficulté à définir avec pertinence les arts martiaux. Afin d'éclairer le débat, elle convoque une notion ancienne, au potentiel fédérateur (le Budo). La relecture de son idéogramme rappelle l'existence d'un double niveau dans l'engagement. Cela instruit sur le sens de l'effort et précise certaines contraintes de terrain. Un vécu de l'affrontement est ensuite rapporté, pour que l'on ne se trompe pas d'objet. À la lumière de cet ensemble de données, on parvient à identifier deux niveaux de spécificité.

La seconde partie insiste sur la tonalité de ce qui s'exprime dans le feu de l'action. Afin de préciser cet écho, elle recentre sur la nature profonde de notre espèce (le *Deinos* grec). Quelques

démystifications et témoignages évoquent la présence d'un côté obscur, irréductible. Ceci enseigne sur les composantes avec lesquelles il convient encore de dialoguer. On mesure également le courage nécessaire pour de pareilles rencontres. Au final, il devient plus facile de comprendre ce qui conditionne un contact véritable avec la martialité.

On esquisse en conclusion une éthique de vie à laquelle peuvent acheminer de nos jours ces obligations à parler vrai.

## **I°) ARTS MARTIAUX : D'UNE DÉFINITION DIFFICILE À LA CARACTÉRISATION POSSIBLE.**

Les auteurs spécialisés ont rarement le même point de vue sur le monde des arts martiaux. On constate à travers leur différend l'existence d'un univers complexe, aux facettes multiples. Les propos pendulent le plus souvent entre savoir(s) pratique(s) et connaissances théoriques. On mise parfois sur des passerelles entre les arguments avancés de part et d'autre, voire sur quelque chevauchement. J. Ulmann parle d'une « dialectique étroite de mutuelle référence et de mutuelle dépendance » (1977, 46). En fait, on hésite, ce qui met à distance toute élucidation de fond.

Quelques uns, à l'instar de D.F. Drager et R.W. Smith (1969), ont signalé qu'un travail de définition fait cruellement défaut. Mais, leur message reste lettre morte. Il faut reconnaître que l'histoire n'aide guère. On ne trouve pas de chronologie particulière et les origines s'avèrent incertaines. Même la référence à la guerre, au vu des critères pour l'acceptation sociale, paraît discutable (N. Élias, 1994). Quant aux modèles explicatifs, leur nombre ne facilite pas l'affaire. De plus, ils demeurent fortement dépendants du regard qui les a élaborés. Univers des faits culturels oblige...

Faute de repères suffisants comme de distances satisfaisantes, les frontières des lieux et du temps finissent par se diluer. Sous couvert de ressemblances sur le plan des structures motrices, mais aussi par commodité de langage, des confusions s'infiltrèrent. Que l'on songe en particulier à l'interpellation des luttes, des boxes et des escrimes. Par ailleurs, l'attrait pour la culture au pays



du Soleil levant donne à certains voisins des idées d'exhumation. On fait ainsi revivre d'ancestrales pratiques de combat afin de les commercialiser avantageusement. Mais, une parenté de violence où se mêlent variété et variation <sup>(2)</sup> fait courir le risque de déboucher sur un malentendu.

À travers l'usage classique des mots, il est à craindre qu'une expression générique soit le plus souvent appliquée. Elle recouvre d'après C. Despeux (1976) des habiletés guerrières qui n'ont jamais été englobées historiquement dans une même conception. Celles-ci ne répondent pas vraiment, ajoute G. Fouquet (1996, 16-50), à des principes communs et à des objectifs identiques. Manifestement, on ne saurait en parler comme s'il s'agissait de pratiques singulières précisément identifiées, n'en déplaise à E. Charlot et P. Denaud (1999).

Cela ne veut pas dire que l'on ne dispose d'aucun tremplin d'accès, que l'on est ici condamné à la simple opinion. Il convient plutôt de faire un travail de deuil : celui d'une position assurée et extensible (pas de transposition hâtive). En acceptant d'en rabattre, on peut envisager autrement l'approche. Il est possible d'introduire dans ce débat difficile la notion de *Budo*. Même si le champ se voit réduit aux influences japonaises, ce qui se donne à penser les déborde suffisamment. On a également l'opportunité de joindre au dossier un souci de tous quant à l'efficacité. Cela occasionne une relecture, de ce qui se partage pendant aux troubles que cela provoque. On bénéficie alors d'une ouverture peu commune renouvelant bon nombre d'images.

### **1.1°) Le Budo : une référence pour préciser la nature de l'engagement.**

Les activités, axées ou non sur la compétition, y associant ou pas un développement ultérieur, peuvent se réclamer du Budo. Si la traduction traditionnelle de « voie du combat » ne le justifie guère, l'idéogramme demeure porteur d'échos plus explicites. En effet, pour qui s'attache aux caractéristiques du concept, deux signes relativement simples se dégagent.

 <p>À droite, une hallebarde (par extension les armes, ou la guerre). À gauche, l'empreinte d'un pied (action de s'arrêter, stopper).</p>	 <p>À droite, une tête hirsute (par suggestion, la présence active du penser). À gauche, le symbole du mouvement (par suggestion, l'action).</p>
<p><b>Bu</b> semble signifier au sens étymologique : l'arrêt des armes, faire cesser le combat, autrement dit rechercher la paix.</p>	<p><b>Do</b> atteste d'une union tête/corps bénéfique au vivre-là (sagesse dans le grand principe universel - Tao).</p>

Ce déchiffrement (Morard, 1996, 13-14), même s'il ne fait pas l'unanimité, permet de dépasser pas mal de tensions. L'art de la guerre que suggère la référence à Mars interpelle un principe de neutralisation. Quant à l'affrontement, il ne s'entend plus comme simple opposition à un adversaire extérieur. Il se déplace également à l'intérieur de soi. On s'écarte ainsi du clivage habituel de l'Occident entre le corps et l'esprit (animalité vilaine / exercice noble). Deux formes de lutte sont alors conciliées : l'une contre un tiers, l'autre plus personnelle. On retrouve par ailleurs, comme harmonisées, les composantes que valorisent les experts : Taiï (le corps), Gi (la technique) et Shin (l'esprit).<sup>(3)</sup> Seule contrepartie, cela appelle à persévérer et ce, probablement toute sa vie (le facteur âge devant dynamiser le Shin).

Cette invite à sortir des polémiques quant aux sources et à passer par une démarche au long terme sait encore motiver aujourd'hui. Ainsi en va-t-il avec le Yoseikan-Budo. Créé en France dans les années 70, cet art martial fait travailler tant sur le plan corporel que spirituel. Celui-ci ambitionne d'amener les hommes à réellement 1°) se respecter, 2°) s'entraider, 3°) vivre en paix. Sa méthode de travail et de recherche souhaite retrouver l'originalité du bushido. Elle puise dans son alchimie de réalisme, d'éducation morale, de préservation de la santé, et de force mentale. La volonté du fondateur est d'éviter toute rupture entre les gestes de la vie quotidienne et ceux d'une pratique ajustée dans le Dojo (Mochizuki, 1994). Cela donne

un profil et du poids à une intuition assez répandue : mettre en pièces ne résume nullement l'héritage Samourai.

Ce legs nippon serait davantage porteur d'une expérience décantée du conflit. Avec le recul, les batailles s'avèrent une entrave à l'immarcescible recherche humaine du bonheur (Tokitsu, 1979). Trop de misère clôt le bilan des élans guerriers. Du coup, d'autres valeurs, plus pacifiques, se voient investies et promues. Les Maîtres-philosophes s'appliquent à trouver un moyen pour dissuader les jeunes générations de manifester un esprit exagérément agressif. N'ignorant pas cependant leur goût inné pour l'action et les émotions fortes, ils instituent une étude alliant réflexion et situations d'assaut. L'idée alors transmise est qu'en faisant l'apprentissage de la douleur, on rencontre sa vraie nature et, par là, l'impératif d'en désamorcer les dérives (Mochizuki & Michaud, 1979).

Le vocable de « budo », entendu comme art de combat non belliciste, autorise non seulement une réconciliation mais aussi une clarification. Outre une incitation à travailler dans la durée, il convient pour être au service de la paix que la technique sache suivre. En cas de dangers ou de rixes par exemple, afin de gérer à bonne mesure l'agression, des aptitudes à la régulation prompte sont requises. Ici, se croise une autre notion susceptible de donner socle et sens aux diverses pratiques : *l'efficacité*. Bien que réclamant un engagement physique et émotionnel fort, toute discipline ne la posant pas comme objectif perd de son crédit. On ne sert pas la visée pacificatrice par ses seules bonnes intentions et une gestuelle de scène. Il faut au moins du réalisme, de la puissance à l'impact, une large palette de sensations, et une évidente faculté d'adaptation.

Afin d'obtenir cette efficacité, on doit se garder des échanges inutilement, ou trop souvent, édulcorés. Cultiver la capacité confiante en dehors d'une menace de sanction, fait rapidement glisser vers des attitudes décalées. Il n'y a rien à gagner dans ce dévoiement, sinon de se la raconter et de ne jamais pouvoir apprivoiser ses pulsions. En découdre régulièrement, avec le sentiment lucide d'une certaine insécurité, apparaît le minimum à recommander. En fait,

loin de la simple frayeur et des relents d'animosité, toute une dimension de violence invite à grandir sur le plan psychologique. L'écho-miroir d'une petite fiction va la convoquer.<sup>(4)</sup>

## **1.2) Des situations à risque : croiser ses démons pour cesser de les fuir.**

Monter sur un tatami pour y livrer quelques assauts rend le contexte déjà particulier. Pieds nus, la tenue ample, le pratiquant pénètre dans un espace limité et intimidant. Lui qui se félicitait de pouvoir connaître ces moments de vérité, le voici subitement moins assuré. Son esprit est même traversé par une idée : fuir, s'arracher de là ! Mais d'un autre côté, il a conscience de ne plus pouvoir reculer. Son corps, secoué par de multiples décharges dans le sang, le somme d'ailleurs de faire face. Troublé mais volontaire, le participant essaie alors d'anticiper la nature de la rencontre. Le voilà qui examine le faciès, la morphologie, l'allure de l'Autre. Avant, il aurait été des premiers à dénoncer l'importance de telles apparences. Ces contradictions pointent un premier malaise, qui émette dangereusement la lucidité.

Tempérer ce type d'emprise est indispensable pour un *randori* d'entraide ou de compétition. Mais, ce ne sera qu'un petit pas au regard de la confusion à laquelle peut soumettre un réel combat.<sup>(5)</sup> Car ce dernier n'a rien d'un partenariat ou d'un duel réglé. Peu y importe les scrupules, le fair-play, l'égalité des forces. Il commence dès que le barrage de la peur est brisé, que le match flambe, dégénère. Une fièvre chauffe ici les combattants, leur fouette le sang. L'engagement des corps est cette fois total, la situation absorbe toutes les énergies. Assujettis à cette pure actualité de l'affrontement, les adversaires se coincent l'un dans l'autre, acharnés à s'entre défaire. Désormais seuls au monde, ils se taperont dessus aussi longtemps qu'il le faudra, pour enfoncer le clou, en finir.

L'hostilité précède rarement cette empoigne, elle se développe surtout pendant. La crainte de ce qu'on pourrait avoir à subir conduit à la remise, contraint à la surenchère. Pour déjouer la mainmise, sauver sa peau, chacun va redoubler d'efforts. Tant que l'autre n'est pas terrassé, redoutant d'être abattu par lui, on cogne. Sa résistance, insupportable, enclenche une fureur qui ne



cesse de s'exalter. Et alors que d'un lointain dedans monte comme un grognement, la violence s'affranchit de tout autre mobile qu'elle même. Lui ou moi, telle est la constellation du combat. Dorénavant, le seul but est d'accroître la brutalité de la frappe, l'ampleur des dommages. On veut mettre l'opposant hors d'état de nuire, l'écraser, le détruire. Il est devenu l'ennemi mortel. Quant au champ de bataille, il a disparu sous un flot de braise et de haine.

Au cœur de cette incandescence, la douleur relaie l'impact. La conscience d'un point faible stimule son envoyeur, trop heureux d'ébranler. Sa relance, ciblée et dévastatrice, tuméfiée, inondant d'un épouvantable venin. En face, cette propagation, parce qu'invalidante, apostrophe la tête, fait douter... Reste qu'un brin de la souffrance se dilue, naturellement. Il est aussi possible d'en masquer quelques signes, bluff du moment. On peut même tenter d'étirer le temps, pour gagner un répit, composer. Encore faut-il optimiser l'énergie, en neutralisant ici le travail de sape. On se rassemble pour la concentrer sur la lutte, histoire de relancer. Pour ce qui est d'en terminer, les jeux ne sont toujours pas faits. La chair meurtrie dessinera peut-être le cadre de l'action décisive, dans un entrechoc de neurones...

Pour comprendre cet embrasement du conflit, W. Sofsky (1996) signale une clé : le jouir de la désinhibition. À travers l'effroi qu'il faut surmonter, un nouveau terrain se conquiert, celui de la liberté absolue. Or, ce qu'elle signifie d'abord, c'est l'indépendance par rapport à la mort. Participer de cette force pure, qui rattrape tout, procure une satisfaction rare. Qui est encore debout où d'autres sont tombés connaît la frénésie de la survie. Se repaître du carnage rend maître d'une puissance incomparable, et insatiable. La plus grande des lâchetés est de se penser comme émancipé de cette inclination vers l'infini mouvement de l'excès. Vouloir devenir sentinelle du respect d'autrui avec un tel mensonge n'est qu'un leurre. Cela condamne lors d'échauffourées soit à se parjurer, en disjonctant, soit à creuser sa tombe, par effet paralysant.

Mas Oyama (1999), qui avait finalement choisi d'utiliser sa force pour le bien-être des autres, n'ignorait pas cette imposture. Lui qui admirait le maître d'armes Miyamoto Musashi

luttait sans relâche pour se mériter. Il fut à l'entraînement d'une assiduité peu égalée et fraternisa avec les ressorts de sa couardise méchante.

### **Synthèse n°1 :**

Pour qui s'attache aux arts dits martiaux ressort vite une impossibilité à les définir avec pertinence. Nous avons pu néanmoins rappeler 1°) l'existence d'un référentiel : le *budo*, 2°) d'une préoccupation commune : *l'efficacité*.

À travers le premier, on peut comprendre que l'adepte des activités de combat recherche de nos jours moins la destruction que la neutralisation. De plus, ses efforts ne regardent pas uniquement du côté d'un désordre extérieur, mais s'appliquent également aux turbulences intérieures. En ce qui concerne maintenant la seconde, force est de reconnaître que l'engagement dans pareille voie, voulu pacificateur, a des exigences de terrain. Loin de se limiter à un choix cérébralement gratifiant, cela recommande en effet d'être physiquement et psychologiquement à la hauteur de son ambition. Cette double condition, mêlant expertise technique et réelle expérience du corps à corps, contraint à se familiariser avec nos plus obscures inclinations.

On anticipe donc, malgré cette impasse initiale quant aux fondements, la présence d'au moins deux registres de spécificités. L'une, d'ordre pratique et technique, paraît renvoyer à un ensemble de données concrètes appartenant au domaine de la motricité humaine. L'autre, de retentissement intime fort, et parfois assez inquiétant, relève de dispositions psychoaffectives relevant chez nos semblables d'un fond mauvais.

## **Transition :**

Le tatami apparaît souvent comme un lieu de construction, voire d'intégration. Mais, on mésestime le plus souvent la double particularité des activités que celui-ci autorise. Si l'apprentissage vise l'éducation du corps et de l'esprit, ce n'est pas tant afin de les domestiquer que pour répondre d'une présence à soi-même. Une maîtrise laissant porter d'un noir inassumé ne peut que contrarier les bénéfices de l'entraînement. Pour tout dire, le contrôle mis en avant rend très vulnérable parce qu'il sert régulièrement un refoulement.

Freud a annoncé dès 1915 que nous vivions « psychologiquement parlant, au-dessus de nos moyens » (1981, 20). Par cette formule, il remet en question l'image sécurisante léguée par une longue tradition philosophique. On considérait en effet, depuis Socrate, comme contradictoire la notion même de volonté du mal. Nul n'était méchant volontairement... C'était plutôt la vision claire du bien qui faisait défaut. Or, au vu de ce qu'il côtoie, entend et étudie, le médecin de Vienne préfère présenter notre nature comme portée au crime. À ses yeux, il est bien illusoire de penser que la civilisation puisse un jour extirper ce potentiel d'assassin. Sous le masque d'une évolution pacifiante, où l'homme apparaît sociable, couve la barbarie, toujours prête à ressurgir.

Le pessimisme du père de la psychanalyse a été souvent critiqué, au profit généralement d'une conception où s'équilibrent des tendances contraires (Eibl-Eibesfeldt, 1972). Pourtant, à notre époque, il devient quelque peu indécent de se voiler la face. Du traumatisme de guerre, Auschwitz et Hiroshima, aux derniers charniers, bosniaques, ivoiriens, ou rwandais, le renvoi est le même. Nos contemporains sont à l'origine d'abominations. Du sang élaboussant l'Algérie à celui répandu au Kosovo, de la misère tchétchène à celle au Proche-Orient, sans oublier les horreurs du Darfour, le retour est sans appel. L'humanité est capable des pires atrocités.

L'expérience de St. Milgram (1990), menée au début des années soixante, l'a d'ailleurs rappelé. Sous couvert d'aide à l'apprentissage, elle met en évidence la facilité avec laquelle les individus acceptent de collaborer à la torture ou à l'extermination de leurs semblables. De plus, l'analyse de M. Conche (1990) interdit d'oublier combien est incompensable la souffrance des

enfants. Jeunes martyrs, torturés, brûlés vifs... tous sont dépourvus des recours que donnent aux adultes l'orgueil, la haine, l'intelligence, la foi. La frappe est de plein fouet, la douleur inouïe, scandaleuse. L'inquiétant consentement au mauvais se double là d'une dissonance absolue.

N'en déplaise à une certaine idéologie du progrès et à la ferveur de plus en plus médiatisée des partisans du bien, de tels penchants ne se déracinent pas ni ne se dominant. Tout au plus peut-on acclimater chez soi cette part de noir que l'Homme surajoute à celui déjà existant. Lors, pour être en mesure de se confronter avec une véritable adversité, et espérer promouvoir encore un idéal de paix, mieux vaudrait ne plus oublier. E. Abecassis (1998) résume particulièrement bien le questionnement qui s'impose au pratiquant. D'où vient le mal ? D'où vient que nous faisons le mal ? D'où vient le mal que nous faisons ? Tant que les représentants des dojos n'affrontent pas ces interrogations, la martialité s'abîme entre jeux d'opposition et arts bestiaux.

## **I°) LE MAL : ÉLEMENTS DE RÉFLEXION EN VUE D'UNE PACIFICATION RÉELLE DES ESPRITS.**

S'il importe déjà de s'aguerrir sans se tromper d'ennemi, il convient corrélativement de ne pas se leurrer sur la victoire à cultiver. Ce n'est pas parce que l'on ne sait renoncer à rien, comme ironisait Freud (1933), qu'il faut abandonner toute lucidité. Le propre de notre congénère, c'est le deuil. Il est cet affront par lequel, à répétition, le réel nous frustre, ce dont on souffre à chaque fois que le monde nous dit *Non*. On doit se faire à l'idée que nous ne sommes pas ceci, que nous n'aurons pas cela, qu'il y a insignifiance avant, et poussière après. Fr. Georges récapitule ces ébréchures de la plus belle manière : « vivre, c'est perdre » (1986, 60).

Cet échec imposé au narcissisme, cette blessure infligée à notre orgueil de battant, voilà qui ne s'accepte pas sans une préparation spécifique. Si cette dernière fait défaut, aucun succès n'est vraiment possible sur le piège des négations, sur cette obligation de mourir... et de se subir. Il faut sonder dans la région crépusculaire de sa condition, malgré un certain vertige. Un effet loupe, à partir d'une défense, va proposer ici une amorce.

## 2.1°) Une présence du négatif que la pensée n'a pas le droit de relativiser.

Face à la réalité manifeste du mal, E. Borne (1992) met en garde. Le discours idéaliste, celui qui ne sort jamais de lui-même pour examiner, cherche à dissoudre ce qui pose problème.

On propose d'abord un *Cogito* rassurant quant à la douleur, subie. Si celle-ci s'avère incontournable, elle n'en demeure pas moins un instrument de réveil pour l'esprit. Par réaction, à travers une sorte de dédoublement, elle arrache ce dernier au sommeil de la nature. Maintenu dans une activité de vigilance et de négation, celui-là entre alors dans un niveau de conscience supérieur. Jusque là, le propos est peu contestable. Il est vrai que sans une première épreuve de résistance, il ne saurait réellement y avoir découverte de son âme. Cependant, appliqué comme thèse, cela laisse imaginer que ce ressenti désagréable porte en lui-même la possibilité et la réalité de sa propre solution. La souffrance humaine, loin d'être brute et muette tel un mur, apparaît comme un chemin escarpé, clair, servant un plus haut avènement. Du coup, parce que racheté par sa spiritualisation, ce vécu horrible n'intimidera que les courages médiocres. Tromperie !

On recourt ensuite à quelque détournement semblable pour une autre forme de mal, celui moral ou de la faute, bref commis. Faisant une fois de plus système d'un commencement d'intuition, la conscience, en tant que remède unique et salut nécessaire, projette vers un ailleurs. Cette fois, il s'agit d'un au-delà du méfait dont on s'est rendu coupable. Car l'aveu à soi, témoignant d'un premier repentir, est déjà un pardon. Au niveau de celui qui transgresse, le soliloque avec prise de recul pourrait suffire. De là procède d'ailleurs un certain nombre de lieux communs moralisants. Ainsi, s'adonner au mal revient à se le faire à soi-même, se diminuer, se particulariser, s'obscurcir. Par contre, voir plus largement la société, le monde, subordonner le présent à l'avenir, le singulier à l'universel, aide à le surmonter. Au final, c'est un projet de compensation qui devra éclairer : vertu d'exigence quant à soi, d'indulgence pour autrui. Mensonge !

La parole idéaliste sur la douleur et celle sur la faute se rejoignent enfin dans une même littérature bien pensante, susceptible de prendre tous les styles, laïc ou religieux. Elle compromet ainsi la position même d'un questionnement et offre une logique interne assez déconcertante. Ce qu'elle met en avant est la ressource de l'esprit, capable de transformer le négatif du mal en positif pour l'accomplissement humain. De fait, ce qui initialement se voit désigné, autrement dit le mal, perd de son côté effrayant. Il a certes des lourdeurs d'accompagnement, mais c'est pour mieux rebondir. Car cela participe à cet ordre de résistances sans lesquelles aucune volonté vraie ne se manifeste. La peine de la route, la pierre sur le chemin, les chutes du trajet, tout se confond avec le mouvement de la marche. Il n'y a rien qui ne trouve, au bout du compte, sa raison d'être : bonheur du but donc. Mystification !

Cette image du mauvais, soluble dans la pensée comme le sucre dans l'eau, n'est qu'imposture et réduction. Si certaines souffrances physiques et quelques forfaitures peuvent être compensées, d'autres maux se révèlent en revanche à jamais irréparables. On ne contre pèse pas notamment le martyre des innocents, l'avilissement de multitudes humaines, le mépris des héros et celui des sages. La technique utilitaire, voire morale, capable de transformer ces horreurs en voies et moyens pour un plus grand bien, est introuvable. Transparaît plutôt, à travers ces exécutions, la figure d'une noirceur plus odieuse, une sorte d'absolu du malheur. Or, celle-ci, contrairement à la détresse modérée, vite domestiquée, ne laisse aucun espoir. Elle rend les nuits lucides et cruelles. Rien de ce qui peut en être réfléchi ne pourra jamais la dépasser, la compenser. Cet irréparable fait le monde coupable, et nous tous qui en sommes également.

Le mal joue sur tout, à commencer par son contraire. Que l'on repense à l'expérience courante et brutale du conflit, aux impulsions pour la guerre. Tout combattant, quel que soit son camp, se bat à la fois pour et contre la justice. D'un côté, on ne meurt jamais pour rien, toute cause bénéficiant de quelque droit à l'existence. Mais d'un autre, on s'en va toujours en vain, aucune valeur de parti ne pouvant absoudre un tel sacrifice. Par ailleurs, si la bataille est facile à engager, l'omniprésence du malfaisant rend toujours l'affrontement difficile à comprendre. Le

bien reste très relatif. Et puis, il y a cette connivence avec l'écho terrifiant de la mort. Avec un départ forcé, le comment et le pourquoi se dérobent à l'effort de la pensée. L'homogénéité entre les causes et les effets est rompue. Tout s'avère, sans la moindre distinction, voué à périr. Le non-sens comme l'immoralité finissent par devenir structures de l'univers.

Ces figures montrent comme inextricablement mêlées des expériences qu'en vain des distinctions conceptuelles s'évertuent à séparer. L'homme en ressort entièrement possédé. Son corps devient à la fois réalité et symbole d'une situation. Par lui, il connaît ou commet le préjudice. Quant à sa pensée, elle témoigne d'une impasse. Devant l'intolérable, elle reste captive de sa propre interrogation.

On peut avancer encore un peu, en tendant cette fois l'oreille du côté de l'antiquité.

## **2.2°) Quelques travers avec lesquels il faut apprendre à compter.**

Concernant la réalité humaine, les tragiques grecs ont certainement à nous enseigner. Deux termes, au vu du travail de Fr. Chirpaz (1998), sont à méditer : l'*hubris* et le *deïnos*.

Le premier des deux mots renvoie de prime abord à un délire d'orgueil. Le moi, en proie à l'inflation de son désir, croit abolir les convenances et les lois de nécessité quant à son état. Toutefois, les choses s'avèrent rapidement plus complexes, d'autant que cette figure de la démesure n'est pas une mais plurielle. En fait, le mouvement initial de ce dont il est ici question n'a rien à voir avec une exagération malade. Pour mieux comprendre, il convient d'y faire retour, en interpellant notamment l'ouverture de l'existant (humain) à son possible. On découvre alors une violente réaction à toutes les pesanteurs (freins), que ponctue une dangereuse ambiguïté. De là un second concept, introduit par Sophocle, davantage sensible à l'équivoque de cette revendication. Contrairement à la traduction de ses prédécesseurs, laquelle manque l'idée de « terrifiant », il propose celle d'« inquiétante-merveille ».

Avec l'un (*hubris*), tout commence par un double rejet. La situation proposée à l'homme dans le monde socialisé l'insatisfait, de même que les contraintes de sa condition. Ne tolérant pas

d'être entièrement déterminé, pas plus que façonné, le congénère s'échine à une dynamique de la transcendance. La force de cet élan fait alors de lui un être poussé à sa pointe maximale, à l'image de l'arc tendu à l'extrême, au risque de se rompre. En contrepartie, toute entrave est vécue comme un désastre, aussi imméritée qu'injustifiable. Un tel vouloir de déprise lui fait courir le risque de céder à une ivresse : l'auto-fascination. Car l'esprit en proie à l'*hubris* connaît une euphorie se nourrissant de soi et s'entretenant elle-même. Celui qu'elle habite, bien qu'il prenne souvent stature de héros, à l'instar d'Œdipe, perd le sens des limites. Il s'expose au danger de ne plus discerner ce qui peut faire mesure à son acte, ou à sa parole.

Avec l'autre notion (*deinos*), s'intègre le fait que le ressort propulsant à la vie la plus haute est aussi celui qui menace de la faire perdre. Or, ce manque de pondération, cette contradiction que l'humain est lui-même pour lui-même, l'auteur d'*Antigone* l'accentue à dessein. Il ajoute une déchirure ontologique au *logos* que partage les individus, tout au moins selon le regard aristotélicien. Cela laisse s'exprimer pour notre espèce un fond de ténèbres. D'ailleurs, la bascule des mobiles en leurs contraires, laquelle donne lieu à un désastre, est entièrement à revisiter. Elle ne rend pas compte d'une simple erreur, d'une méprise, ou d'une banale illusion des sens. Elle fait plutôt de l'Anthropos un jouet d'*Atè*, celle qui égare. Ne plus discerner de frontière entre le bien et le mal apparaît là comme un symptôme. Il indique un dédoublement de l'être, régulièrement fatal, toujours maquillé.

La confusion possible, mettant à jour une sorte de Janus en chacun, ne renvoie pas à la dualité version âme-corps. La noirceur en cause est ici d'esprit. L'inclination à dénoncer la matière charnelle ne sert qu'à protéger l'exclusive de l'âme à développer le goût du sang. C'est uniquement en elle que l'amour pervers et meurtrier devient griserie suprême. La jouissance s'y montre même d'autant plus grande que le carnage se fait entre proches. N'oublions pas que celui qui voue à Abel une haine sans merci n'est autre que son frère Caïn. La proximité s'avère chez l'humain de nature complexe et contradictoire. L'espace ouvert de la tendresse fait aussi passerelle pour une violence sans pitié. Les Anciens, en ne mélangeant pas le monstrueux et la



laideur, ne s'y sont pas trompés. Une gueule de cruauté n'apparaît pas toujours derrière un repoussoir. Coupler promesse de vie, et beauté, avec la mort, se révèle nettement plus terrifiant.

Au *déinos* capable des élans les plus nobles comme d'un déchaînement des plus sauvages, les tragédies adressent un message. Anticipant toute intelligence, sur soi et les choses, comme douloureuse, elles lui thématisent le *pathéi mathos*, littéralement « comprendre par l'épreuve ». Que celui qui marche debout sache qu'il va endurer d'énormes déceptions. La nécessité qui écorne les attentes et le clignotement d'une vocation à subir vont profondément l'ébranler. Il sera arraché à la quiétude heureuse accordant jusqu'alors la pensée avec la vie. Sa marche devra se poursuivre comme énigme définitive. Exilé de ce qui fait sens, il lui deviendra impossible de faire taire son anxiété. En dépit des succès arrachés, des accents de triomphe, d'exemplarité, la finitude et l'errance lui ouvrent un destin de perdant. Le miroir ne montre que volonté brisée, malheur prédominant, temps compté, cruauté gratuite, passivité.

L'épreuve pour le prochain est conjointement celle du Mal (Lacroix, 1998). Ce fléau indigne à double titre. D'une part, il sait anéantir une existence à travers un lot incalculable de revers. D'autre part, il présente une face nocturne de la liberté, capable de sadisme pour lui-même. Voilà qui pose la plus actuelle des questions : Pourquoi ce noir ? Cette interrogation conduit le cogito au bord du gouffre. Elle lui fait intuire que le dernier mot appartient à la faucheuse, que tout peut être voué au néant.

## **Synthèse n°2 :**

Si tout être vivant endure la douleur dans son corps, il appartient sans doute à notre espèce d'avoir à souffrir de la vie. Là, dans la fausse plénitude du présent, une irréductible réalité, celle du Mal, peut prendre toutes les formes, être à chaque moment homicide. Ses manifestations opèrent toujours une rupture brusque et décisive avec le cours ordinaire de l'expérience. Jusqu'alors on conservait toujours quelque marge d'intervention. Cette fois, l'Homme est placé face à la précarité de sa propre condition. Cela ébranle son assurance construite en réaction, lui enlève toute possibilité de maîtrise, et le fait entrer dans l'épreuve. Ici, brisée au point névralgique, l'existence se (re)découvre alors détresse, blessure ontologique, et contrainte à la plus grande passivité. Quant à la pensée, rendue incapable de s'expliquer à elle-même la totalité du réel, elle subit sa plus grande humiliation. Son souci de comprendre est invité à afficher un statut plus inquiet, au voisinage de la mort, omniprésente.

À défaut de pouvoir constituer véritablement un objet de spéculation et d'explication, le mauvais apparaît bien ce contre quoi on doit combattre. Toutefois, le chemin de l'action reste miné par le refoulement, les mystifications coutumières, et quelques effets pervers. Aussi longtemps que l'on escamotera cet obstacle, toute lutte pour la paix semble perdue d'avance.

## EN GUISE DE CONCLUSION :

Définir avec rigueur les arts martiaux nous est aujourd'hui impossible. Ils restent le reflet de la marche particulière d'une autre civilisation. Là, l'histoire des idées, des mentalités et des usages sociaux traduit des inventions et des choix qui ne sont pas les nôtres. Néanmoins, un recentrage sur la notion de Budo et sur le souci commun de l'efficacité permet d'éclaircir l'orientation moderne.

On redécouvre d'abord la possibilité d'un engagement double (adversité extérieure d'une part, lutte contre soi de l'autre). Puis on rencontre un renversement dans la visée (glissement d'une logique initiale de destruction à une recherche de socialisation). On sensibilise par la suite aux exigences d'un pacifisme qui ne soit pas de l'inhibé (préparation de type physique, mentale et psychologique). Enfin, on incite à se pencher sur ses propres dispositions au mal (vécu de combat, imposture de l'idéalisme, message des tragédiens grecs). D'où, malgré le frein de départ pour caractériser l'activité martiale, une proposition (reconnaître au moins deux spécificités indissociables). Cela permet de discerner un projet concret de formation (éducabilité de la personne motrice). On remarque également la suggestion d'une « clinique » subtile de l'individu (régulation d'une tonalité émotionnelle très forte).

Ce double registre, même s'il laisse de prime abord sceptique, éraille quelques illusions de transfert. Par-delà le défoulement des corps, on mise trop souvent sur l'idée que s'aguerrir ici ne peut qu'aider à être plus fort là-bas. On parie à tort que les efforts consentis dans un lieu de perfectionnement (dojo) facilitent l'aménagement d'une place dans un autre endroit (dehors). Ces leurre sont à la mesure d'un suivant : la nature de l'épreuve que réserve à tous l'existence. Un fossé entre ce que l'on imagine et la réalité des faits reste désespérément à combler.

Le travail sur tatami, pour aider à surmonter toute l'opposition du vivre, appelle à un significatif recadrage. Notamment, il murmure de revisiter nos conceptions quant à la condition humaine, de cerner l'essentielle contradiction qui la travaille. Quand on accepte d'insister sur le

corps et la confrontation à risque, on voit peu à peu se réveiller de vieux démons. Ceux-ci témoignent d'un mauvais qui pourrait bien être absolu. Accepter d'en redécouvrir activement les visages aménage un espace de rupture, et sans doute de méditation. L'accueil du mal, chez soi, autorise en effet une certaine fragmentation dans les images. On y entrevoit notamment l'hostilité de notre espèce, le désir attisé par l'envie de nuire, la jouissance à voir comme à faire souffrir, la passion du meurtre, l'extase à détruire... Apprivoiser ce renvoi arme probablement du courage nécessaire pour en assumer d'autres, et affronter ainsi tout le noir du réel.

Ces batailles successives, parallèlement au réalisme des assauts dans le dojo, convient donc à un redéploiement de la pensée dans un monde irrémédiablement cassé. L'esprit du guerrier se retrouve peut-être dans l'exercice d'une telle désillusion. Ce rapport au vide, au silence des ruines, à la solitude, ne veut pas dire que l'on va se ranger à l'idéologie fatiguée du « à quoi bon ». S'il est vrai que l'on finira par tout perdre et que la mort l'emportera au bout du compte, rien n'exclut d'approuver la volonté de différence propre au vivant. Vouloir l'unité des contraires et ne rien laisser de côté est encore une sagesse, mais tragique. Dans la beauté déchirante de ce qui est donné, elle exhorte à continuer de se battre, pour mener la meilleure existence possible.

## NOTES :

1) Les auteurs de l'article pratiquent les arts martiaux depuis plus de vingtaine d'années (viet vo dao, judo, karaté, yoseikan-budo et kobudo). Ils sont aussi enseignants, attentifs au réalisme des rencontres comme à leur esprit. L'un est professeur d'E.P.S de formation initiale, l'autre psychanalyste et philosophe.

2) Distinction entendue au sens épistémologique, à l'image de G. Bachelard dans *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, 14<sup>ème</sup> édition, 1989, p.31. On ne saurait confondre un esprit s'attachant à circonscrire un phénomène en essayant de développer toutes les variables (variation), et une pensée ne visant que l'extension des concepts (variété).

3) Faute de vigilance, ces trois termes pourraient donner lieu à quelques classifications supplémentaires, calquées sur les grandes catégories que sont respectivement : sports de combat, arts martiaux, budo.

4) Nous allons recourir à un procédé classique, en philosophie politique (de Th. Hobbes et J.J. Rousseau à J. Rawls), dit de la petite fiction. Celle-ci, mieux que tout autre support, saura dire en un bref récit toute la violence dont nous restons définitivement porteur.

5) Quand l'agression met sa vie en jeu, l'organisme répond de façon contradictoire. L'échelle de cette réaction va d'une cristallisation paralysante, en passant par des dysfonctionnements végétatifs et une hyperactivité hystérique, jusqu'au tumulte total des mouvements paniques.

## BIBLIOGRAPHIE :

Abécassis E. (1998), *Petite métaphysique du meurtre*, Paris: P.U.F.

Borne E. (1992), *Le problème du mal*, Paris: P.U.F.

Charlot E., Denaud P. (1999), *Les arts martiaux*, Paris: P.U.F.

Chirpaz Fr. (1998), *Le tragique*, Paris : P.U.F.

Conche M. (1990), La souffrance des enfants comme mal absolu, in *Orientation philosophique*, Paris : P.U.F, 41-59.

- Despeux C. (1976), *T'ai ki k'iu'an, techniques de longue vie, techniques de combat*, Paris : Institut des Hautes Études chinoises, vol. II.
- Drager D.F., Smith R.W. (1969), *Asian fighting arts*, Tokio N.Y. : Kodansha International.
- Dunning E., Élias N. (1994), *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Paris : Fayard.
- Eibl-Eibesfeldt I. (1972), *Contre l'agression*, Stock.
- Fouquet G. (1996), Que faut-il entendre par Arts Martiaux?, in *Arts martiaux et sports de combat*, Comptes rendus des troisièmes JORESCAM, INSEP, 16-50.
- Freud S. (1981), Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort, in *Essais de Psychanalyse*, Paris : Payot, 9-25.
- (1933), La création littéraire et le rêve éveillé”, dans *Essais de psychanalyse appliquée*, Gallimard, 71.
- Georges fr. (1986), *Sillages*, Paris : Hachette.
- Lacroix M. (1998), *Le mal*, Flammarion.
- Milgram St. (1990), *Soumission à l'autorité*, Calmann-Levy.
- Mochizuki H. (1994), *Yoseikan Budo*, Aix en Provence : Auflage.
- Mochizuki H., Michaud G. (1979), *Le Yoseikan Budo*, Paris : Sédirep.
- Morard G. (1996), *Pour une pédagogie de la sémiotricité dans les méthodes de combat*, Mémoire B.E.E.S. 3<sup>ème</sup> Degré non publié.
- Oyama M. (1999), Portrait, in *Arts Martiaux*, 38, 18-26.
- Ulmann J. (1977). *De la gymnastique aux sports modernes*. Paris : Vrin.
- Sofsky W. (1996), *Traité de la violence*, Paris : P.U.F.
- Tokitsu K. (1979), *La voie du karaté. Pour une théorie des arts martiaux japonais*, Paris : Seuil.